Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 65 (1936)

Heft: 8

Artikel: Formation ménagère

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1041455

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

judicieusement par M. le professeur Dévaud dans le sens de la préparation à la vie de personnalités et de caractères. Ici encore, bien des systèmes de fiches sont possibles. L'essentiel est d'agir et surtout de faire agir.

(A suivre.) F. Barbey.

Formation ménagère

« Les femmes font et défont la maison. » Un coup d'œil à la ronde, à la ville comme à la campagne, dans les milieux aisés et chez les pauvres, suffit à nous prouver que ce proverbe est, aujourd'hui plus qu'hier, d'une justesse poignante. Une famille peut souffrir de la crise, de la mévente des produits agricoles, du chômage, des charges fiscales et de tout le reste, elle n'en meurt pas si la femme tient bon.

Par contre, le paysan obéré, l'ouvrier sans travail se laissent aller au découragement s'ils ne sont pas soutenus par un courage féminin. Où la femme manque, tout manque. La maison est un taudis, la terre ne rapporte plus, les enfants sont négligés et vicieux, le mari mécontent cherche hors de chez lui un dérivatif à ses soucis et . . . parfois l'amour.

L'éducation féminine serait-elle chez nous déficiente ? A relever le nombre des ménages mal tenus, des exploitations à demi ruinées, les mille misères physiques et morales qu'offrent nos hôpitaux, nos crèches, nos asiles, nos établissements de rééducation, on pourrait le croire. Cependant, depuis 30 ans, nous avons des écoles ménagères...

Ne les incriminons pas. Elles ont fait beaucoup de bien. Si telle est encore la situation, que serait-ce si elles n'existaient pas ?

L'école ménagère donne ce qu'on lui demande : une formation professionnelle élémentaire. L'incurie de certaines femmes ne doit point lui être imputée. L'école travaille sur de la matière vivante, libre de se plier ou non à la discipline qu'elle impose. Or, cette matière n'est pas toujours façonnable : son passé l'a souvent mal préparée. En général, seules, les jeunes filles qui sortent de milieux organisés et soignés profitent de l'enseignement. L'adolescente qui vient d'un taudis ne peut, une fois rentrée chez elle, appliquer ce qu'elle a appris ; tout manque pour tenter le moindre essai. Dès lors, rien ne change dans le milieu familial et, quand la jeune fille, à son tour, aura son intérieur, les leçons de l'école se seront évanouies. Il est d'ailleurs plus facile de faire comme on a toujours fait.

Comment donner à la femme pauvre « le goût du métier », l'amour de ses tâches ? Car, c'est l'amour qui manque. Si le cœur était là, tout changerait !

Relever aux yeux de la jeune fille le rôle féminin, éveiller en elle le sens maternel, lui montrer assez tôt, avant que la passion lui ait brûlé le cœur, la satisfaction qu'elle peut goûter dans une maison

bien tenue et bien à soi, dont elle sera la reine ; lui faire prendre conscience des responsabilités qu'elle encourt à l'égard du mari et des enfants qui viendront. C'est la conviction qu'il faut établir d'abord ; l'enseignement technique pénètre sans peine dans l'esprit, quand le sentiment lui a ouvert la voie.

De leur côté, que les écoles ménagères adaptent toujours mieux leurs programmes aux nécessités du temps. Que les élèves pauvres soient l'objet d'une particulière sollicitude et que la maîtresse s'ingénie à les faire sortir, moralement, du taudis par la formation du goût, l'amour du travail et de l'ordre. Qu'elle leur communique le désir de réformer, d'améliorer leur pauvre chez soi. Cette action doit être persuasive, persévérante, individuelle surtout.

Enfin, le prestige et l'efficacité des écoles ménagères seraient considérablement accrus si ces institutions étaient établies partout et si leur fréquentation était inéluctable. Combien d'adolescentes, pressées de gagner et de s'évader, se placent où la loi ne peut plus les atteindre ! D'autre part, il est inadmissible que les villages importants ne soient pas encore pourvus d'écoles ménagères et que les autorités locales les refusent systématiquement.

L'objection : cela coûte. Des parents rechignent devant la cotisation à payer. Débourser chaque semaine 80 centimes pour le dîner, sans compter le matériel scolaire, peut être onéreux. Mais, tout apprentissage demande des sacrifices de temps et d'argent. Sacrifices bientôt compensés par un gain meilleur. En temps de crise, les médiocres sont les premiers frappés par le chômage. Dans le cas présent, les employées de maison qualifiées trouvent toujours à se placer et la Suisse doit, pour les services du ménage, faire appel à l'étranger.

Les parents pauvres sont impatients du premier gain de leur enfant et l'école ménagère le retient pendant deux ans. Le législateur a voulu, par ce moyen, garder l'adolescente pendant les années difficiles, sous l'influence de l'école. On ne songe pas assez qu'entre 15 et 18 ans, la jeune fille n'est pas psychologiquement assez forte pour affronter les dangers du dehors et résister aux séductions. Le plaisir et l'amour lui font tourner la tête. Si tant de pauvres jeunes filles reviennent déflorées et perdues, n'est-ce pas parce qu'elles sont sorties trop tôt du milieu familial et qu'elles ont été exposées prématurément à un climat nouveau, brutal et meurtrier pour leur âme toute neuve ? Le jardinier ne transplante les tiges frêles que lorsqu'elles présentent des garanties de résistance.

Faut-il, d'ailleurs, que l'adolescente soit nécessairement transplantée dans un milieu différent ? Non. Ici, se pose la question de l'apprentissage ménager, institué chez nous depuis deux ans. La jeune fille est placée en sortant de l'école primaire dans une famille sûre et, sous la direction de la maîtresse de maison, fait son apprentissage tout comme l'apprentie couturière se forme auprès d'une aînée dans

la profession. Le contrat bilatéral impose des obligations réciproques, l'examen final confère à l'élève un certificat d'aptitudes ménagères. Elle peut dès lors se placer dans de bonnes conditions parce qu'elle est capable de remplir un emploi. L'adolescente de la ville se forme de préférence dans une famille de citadins ; la jeune villageoise chez des paysans. Ainsi, le milieu social reste, à peu de choses près, le même. Quand l'apprentissage est terminé, la jeune fille est moralement plus forte, mieux avertie et munie déjà d'une petite expérience de la vie.

La maîtresse de maison qui consent à former l'aide ménagère accomplit une œuvre sociale de première valeur. Elle a orienté une vie dans l'amour du travail et dans la pratique du devoir.

Simple suggestion : Est-ce que cette œuvre de la formation ménagère des jeunes filles pauvres par des maîtresses de maison ne pourrait pas devenir, à la ville et à la campagne, une activité de la Ligue des Femmes catholiques ? *M. V.*

LA TYRANNIE PÉDAGOGIQUE

Les remarques que j'ai cru devoir émettre sur le stakhanovisme pédagogique se rapportaient à un papier accompagnant un nouveau livre de Madame Montessori intitulé : *L'Enfant.* Voilà cinquante années ou presque que cette illustre doctoresse se penche sur l'enfant pour le mieux connaître ; son système fleurit dans le monde entier ; elle-même a parcouru l'Europe et l'Amérique pour le répandre. Le livre qu'elle vient de publier nous est présenté comme la synthèse de toute une vie de recherches et d'expérimentation.

J'avoue l'avoir trouvé bien décevant. Nul jusqu'ici n'a connu *l'enfant.* Mme Montessori est enfin venue, qui a su pénétrer dans son âme et nous en apporte la révélation. Une révélation bien obscure, au moins pour moi. Mme Montessori s'apparente aux prophètes. Elle parle une langue véhémente où les adjurations sont mêlées d'images fulgurantes et de termes scientifiques saisissants ; mais j'avoue ne l'entendre qu'à moitié, peut-être justement parce que cette éloquence dépasse ma tête de quelques coudées.

Quelques éclairs surgissent qui pénètrent profondément dans l'âme enfantine. Car enfin nous ne barguignons pas à reconnaître le génie de Madame Montessori, encore que nous pensons qu'elle n'est pas l'unique pédagogue de la petite enfance et que son matériel n'est pas le seul qui corresponde aux facultés de cet âge. Le renom de cette femme d'élite est pleinement mérité. Elle ne se gêne pas au surplus de faire profession de catholicisme dans des milieux où il est de mauvais ton d'affirmer une foi quelconque et de prononcer le nom de Dieu. Nous pouvons être fiers d'elle et devrions la connaître mieux.

L'ouvrage qu'elle vient de faire paraître contient quelques chapitres d'une émouvante beauté d'expression et d'une profondeur de pénétration qui n'appartient qu'à l'intuition du génie. Je voudrais vous le faire sentir en vous en présentant un seul, de quelques pages, le résumant le plus fidèlement possible, citant les passages les plus caractéristiques. Il est intitulé : la préparation spirituelle du maître.